

**Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques**

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Ralié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

# JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 13 MARS, 1879.

No. 29.

## LE CHOIX D'UNE FEMME

“ Oh ! pauvre mère adorée, mon amour pour elle tient aux passions qui troublent le cœur et la tête. Auprès de Lydia, je ne me sens pas meilleur ; elle ne m'apaise point, elle m'aigrît et m'attriste. Mon amour est une souffrance ! ou plutôt est-ce de l'amour ? Non l'amour est une estime céleste, une fusion complète de deux âmes, et nous ne nous comprenons pas, nous ne nous comprendrons jamais. ”

“ Plains-moi et prie pour moi : Je lutte, et le combat que je soutiens contre moi-même m'épuise chaque jour davantage ”

“ Lydia ne me rendra point heureux dans le sens que j'attachais autrefois à ce mot ; mais cependant, si elle me préférerait, aurais-je le courage... ”

“ Adieu mère chérie, mère adorée, éclaire-moi de tes conseils, et rends un peu de calme au cœur de ton fils. ”

### X

Madame de Morenne répondit longuement à Marcellin.

Elle lui envoya plus qu'une lettre, un long cri d'amour maternel, expression d'une angoisse profonde et d'une soudaine inquiétude. Madame de Morenne s'alarmait vivement de la situation d'esprit de son fils. Elle comprenait qu'il n'aimait pas dans le sens magnifique et profond de ce mot, mais qu'il était amoureux. Il pouvait, entraîné par un sentiment violent qu'excusait sa jeunesse, et que devait rendre plus imprévu, plus fort, plus dangereux l'austère réclusion de son adolescence, fermer les yeux pour ne pas voir les défauts de Lydia, et tout attendre du temps, qui calme les têtes frivoles. La mère se préoccupait à juste titre. Les lettres de Marcellin lui avait montré Lydia ce qu'elle était réellement, une enfant adulée de tous, gâtée par la fortune, élevée dans un luxe qui amollit l'âme, confiée à des gouvernantes qui en avaient fait une jeune fille brillante sans songer à en faire une femme vertueuse : en un mot, une reine de salon, un type d'élégance, en qui tout était surface et vanité.

Elle ne savait de la religion que ce

qui est indispensable, et ne songait aux obligations qu'elle impose qu'une fois par semaine, quand elle sortait tenant à la main un riche livre d'Heures, et se rendait à l'église où, agenouillée sur une chaise de velours, elle laissait errer son regard des images saintes aux toilettes des femmes qui l'entouraient. Elle ignorait que la foi est une sauvegarde, une consolation, une espérance ; que sans elle les vertus morales ne tardent pas à s'évanouir sous le souffle pernicieux du monde ou l'orage des passions. La lettre de l'Évangile était une lettre morte pour elle ; il était de bon ton de se rendre à l'église, elle y allait voilà tout.

Marcellin se rendit compte de ces différences de sentiments qui élevaient entre lui et Lydia une nouvelle barrière. Il sentit qu'il y aurait toujours une part de lui, et la meilleure, en désaccord avec la pensée de celle qui devait être sa femme. Ses idées religieuses seraient sans cesse refoulées ou froissées, il lui faudrait en comprimer l'élan ou subir peut-être les railleries de mademoiselle de Charmont.

Cette grande inquiétude, Marcellin l'avait versée dans l'âme de madame de Morenne, qu'elle devait émuoir plus que toutes les autres. Elle comprit que Lydia rendait son fils le plus malheureux des hommes ; cette mère si tendre, si dévouée, si complètement mère, crut qu'il était de son devoir de porter la lumière dans tous les plis du cœur de son enfant, dût-elle pour y arriver, le faire souffrir encore. Elle le plaignit, mais elle lui dit la vérité, elle pleura avec lui, et tout en l'appuyant contre elle, lui montra les épines de la voie dans laquelle il entraînait. Elle lui cita les magnifiques paroles de Lacordaire. “ A l'homme gravitant de l'adolescence à la maturité, il faut un attrait qui satisfasse à la fois sa jeunesse et sa force son besoin de renouvellement et d'avenir ; Dieu lui a préparé l'amour qui doit, s'il est vrai, c'est-à-dire pur, achever l'éducation de sa vie et le rendre digne d'avoir une postérité. ” Madame de Morenne terminait sa lettre par ces mots : “ Je t'en conjure, mon fils bien aimé, ne prends pour compagne de ta vie qu'une femme dont l'âme soit assez noble pour élever encore la tienne, l'intelligence assez haute pour te

comprendre, le cœur assez pur pour te purifier de plus en plus. ”

Marcellin baisa la lettre de sa mère, la relut et resta préoccupé pendant plusieurs jours.

L'hiver s'achevait ; les fêtes se succédaient avec une sorte de fureur, comme si on avait hâte de boire toute la lie des plaisirs tumultueux. M. de Charmont paraissait s'étonner du silence de Marcellin, qui ne faisait aucune allusion à l'époque du mariage. Lydia l'observait, et la coquette fille, craignant de lui voir secouer le joug qu'elle avait alourdi, se montrait remplie de douceur et de grâce, comme pour demander pardon de ses précédents caprices.

Un drame intime se jouait entre ces deux jeunes gens : Lydia comprenait toute la noblesse de cœur de Marcellin ; quand elle le comparait aux autres hommes, elle s'étonnait de cette supériorité morale qui la séduisait tout en l'effrayant. Elle jouait avec ses tourments et sa jalousie ; elle voulait pousser jusqu'au bout l'épreuve commencée, parce qu'elle se croyait assez sûre de lui pour dire : “ quand je lui tendrai ma main, il la recevra à genoux. ”

Quelques semaines se passèrent ; le printemps amollissait l'atmosphère et développait les premières feuilles : M. de Charmont parlait déjà d'aller à la campagne.

On venait de dîner, Marcellin et Maurice avaient été invités ce jour-là ; Lydia proposa de faire une promenade à cheval.

Pendant qu'elle achevait sa toilette, les jeunes gens firent seller les chevaux et l'on se retrouva à l'entrée de la grande avenue des Champs-Élysées.

Le front de Lydia était soucieux, son geste saccadé ; elle courait avec une rapidité folle : on eût dit qu'elle éprouvait le besoin de s'étourdir ; les cavaliers la suivaient, échangeant avec elle des propos interrompus par la course. M. de Charmont commençait à être inquiet et recommandait la prudence à sa fille : mais Lydia, sans l'écouter, allait comme le vent.

Bientôt son cheval auquel elle rendait la main avec une témérité dangereuse, fut pris de vertige ; il ne courait plus, il fuyait ; c'était un ouragan passant le long des allées, solitaires à cette heure. Lydia, excellente

écuyère, essaya de le maîtriser ; mais le fougueux animal ne sentait plus le mors et n'entendait plus la voix de la jeune fille. Les cris de Marcellin et de Maurice l'effrayaient encore ; il s'irrita et voulut se débarrasser de son fardeau ; Lydia se maintint en selle, mais elle comprit qu'elle allait être vaincue : ses forces s'épuisaient ; elle se retourna pour voir à quelle distance se trouvaient ses amis. Le cheval de louage de Maurice n'avancait plus qu'au pas ; Marcellin, penché sur le cou de sa monture, avait perdu le souffle et la raison, il ne voyait plus devant lui que Lydia éperdue, paraissant lui crier : Sauvez-moi ! Il labourait de coups d'éperons les flancs de son cheval. Arrivé non loin de mademoiselle de Charmont, il sauta à terre, s'élança à la tête du cheval de la jeune fille, la soutint d'une main vigoureuse, et, profitant d'un moment où l'animal étonné de cette résistance essaya de le renverser, il enleva rapidement Lydia, et la déposa au pied d'un arbre.

Lydia était fort pâle.

— M. de Morenne, lui dit-elle d'une voix tremblante, je vous dois la vie... J'étais à bout de forces, et je serais tombée brisée sur la route... Eh ! cette vie, voulez-vous la protéger encore, la protéger toujours !

La jeune fille était émue, palpitante, belle de son effroi, et confuse des mots qu'elle venait de dire. Marcellin se sentit le cœur inondé d'une immense joie.

— Lydia, vous ai-je comprise ?

Mademoiselle de Charmont lui tendit la main.

— Gardez-la... dit-elle.

— Ah ! répondit-il, je ne vous doit que la reconnaissance...

— Orgueilleux !

Son regard acheva sa phrase.

— Ah ! s'écria Marcellin, vous me dédommerez de toutes mes souffrances ! Quand je vous ai vue emportée par ce cheval fougueux, j'ai cru devenir fou de douleur... Mon cœur s'est brisé dans ma poitrine... J'ai crié vers Dieu, je lui ai dit : Sauvez-la ! sauvez-la au prix de ma vie ! et j'ai fait le vœu d'aller à l'un des sanctuaires où il semble répandre le plus de bénédictions sur ceux qui l'invoquent... Ce voyage, Lydia, sera le premier que feront deux époux bénis par le Ciel.

— Vous êtes un enfant, dit-elle avec un affectueux sourire, vous croyez que la promesse de ce pèlerinage m'a sauvée, tandis que je dois la vie à votre courage et à votre présence d'esprit.

— Lydia, répondit Marcellin d'une voix douloureuse, laissez-moi croire que Dieu m'a exaucé, qu'il vous a préservée, qu'il nous destinait l'un à l'autre...

— Et que les mariages sont écrits

dans le ciel, reprit Lydia, avec une légère inflexion moqueuse

— Ne riez pas de ces idées, Lydia, elles sont saines et consolantes.

— Si vous y tenez, nous ferons ce voyage, dit mademoiselle de Charmont, je vous doit bien cet acte de complaisance.

Marcellin s'appuya tout chancelant contre un arbre.

Dans un pareil moment et dans la disposition d'esprit où il se trouvait, ces mots furent la goutte d'absinthe qui fit déborder le calice

En cet instant arrivèrent Maurice et M. de Charmont.

L'artiste courut à son ami.

— Es-tu blessé ? lui demanda-t-il avec une fraternelle sollicitude.

— Au cœur ! répondit de Morenne.

On revint en silence, les vives émotions éprouvées justifiaient suffisamment la gravité que l'on voyait sur les visages. Lydia seule paraissait nerveuse, agitée.

Quant elle eut pris congé de Marcellin, elle semblait avoir à lui dire un mot, qui, cependant, ne dépassa pas ses lèvres.

Rentré chez lui, Marcellin fut saisi d'un violent accès de fièvre...

Pendant six semaines sa vie fut en danger.

Durant cette longue et cruelle maladie, M. de Charmont mit tant d'effusion, d'intérêt vrai, d'amitié dans son langage ; il gagna si complètement le cœur de Maurice, qui n'avait pas quitté le chevet de son ami, que celui-ci lui avoua tout.

— Je ne m'en consolerais jamais ! s'écria le vieux gentilhomme, lui, le fils d'Auguste de Morenne... malade, mourant le cœur brisé... et par elle, par Lydia ! Pauvre Auguste ! tu me reproches peut être d'avoir mal rempli ma promesse... Tu as raison, ce n'était pas assez de garder ma fille à Marcellin, il fallait la rendre digne de lui... Pardon, Auguste ! et toi aussi, pardon, pauvre enfant ! j'ai mal élevé ma fille !

Deux grosses larmes roulèrent sur les joues du vieillard.

On avait caché à madame de Morenne la gravité de la maladie de Marcellin. Dès qu'il fut assez fort pour supporter la fatigue d'un voyage, Maurice fit préparer tout ce qui leur était nécessaire, monta dans une voiture avec son ami et lui dit :

— Je vais continuer mes études en Italie, nous y passerons un an.

— Et ma mère ? demanda Marcellin.

— Nous passerons par Morenne.

Le nom de Lydia ne fut pas prononcé entre eux. Ils partirent ; Marcellin fut forcément arraché à la torpeur dans laquelle il était tombé, par la nouveauté des objets qui frappèrent ses yeux et son esprit. Ils arrivèrent

à Rome, que Maurice tenait à lui bien faire connaître.

Des travaux réguliers, des entretiens utiles, des amitiés sérieuses, le changement du climat, un ciel admirable et toutes les conditions de beauté et de bien-être qu'on ne trouve qu'en Italie, aidèrent puissamment au rétablissement de la santé de Marcellin. Rendu plus fort par l'épreuve, mûri par l'expérience du cœur, il devint un tout autre homme ; on eût dit que la douleur seule pouvait achever de former son âme et son intelligence.

La blessure de son cœur se ferma plus vite qu'il ne l'aurait pensé ; l'absence et le temps, au lieu de mettre en lumière et de faire resplendir l'image de Lydia la plongèrent dans une ombre croissante.

Du jour où il put en parler à Maurice, il fut complètement guéri.

Un soir, en se promenant avec son ami dans les rues de la Ville éternelle, Marcellin tressaillit tout à coup, en regardant une jeune fille qui marchait lentement, à demi courbée sous le poids d'un lourd paquet d'étoffes.

— Comme elle lui ressemble ! s'écria-t-il.

Cette exclamation fut une soudaine révélation pour l'artiste. Elle lui apprit que le souvenir de Marcellin était allé souvent se reposer et se rafraîchir sous les ombrages de la Madeleine, et que la pure image de Marie-Ange le suivait maintenant comme un ange gardien.

— C'est vrai, répondit l'artiste, et la conversation des deux jeunes gens continua sur ce sujet, rempli pour eux de choses si douces, si fortifiantes et si saintes.

A partir de cette soirée, il ne se passa pas un jour sans que Maurice entretint son ami de sa mère et de sa cousine.

Six mois se passèrent à Rome au milieu d'un travail sans relâche. Au bout de ce temps, Charrière dit à Marcellin :

— Rome est admirable, mais j'y trouve trop de monuments... et la forêt de Fontainebleau est bien belle en automne !

— Partons ! dit Marcellin gaiement.

## XI

Quand les jeunes gens traversèrent la forêt, elle était dans une de ces heures de beauté majestueuse qu'apprécient les poètes et les artistes. Les bouquets de chênes offraient de grandes masses de bronze florentin sur lesquelles se détachaient les tons vert de gris des châtaigniers et des noyers. Les arbres qui les premiers avaient montré leurs bourgeons verts, perdaient maintenant leur feuillage d'or. Les troncs des arbres étaient blancs et droits. Les nuances grises,

rousses, fauves, argentées, brunes, se mêlaient et s'harmonisaient sous les pâles reflets d'un soleil d'octobre.

Cette forêt prêtait à un recueillement grave qui peu à peu dégénérait en tristesse. L'adieu de la nature était dans ses magnificences mêmes; elle se faisait belle avant de s'endormir.

Le jour où pour la première fois Marcellin avait traversé le bois, c'était par une matinée de printemps. Tout chantait en lui et autour de lui. Maintenant il revenait le soir, les feux d'un soleil refroidi tombaient obliquement sur les cimes lointaines. Il crut que l'automne de son cœur était également venu et jeta autour de lui le regard de ceux que la mort oblige à dire adieu à tout ce qu'ils admirent, à tout ce qu'ils aimèrent.

Madame Charrière avait été prévenue par une lettre de l'arrivée des deux jeunes gens.

A sa grande surprise, Maurice ne l'aperçut point sur la terrasse. Il franchit rapidement le vestibule, et sa mère, descendant l'escalier, lui jeta les bras autour du cou en l'entraînant.

— Qu'y a-t-il ? demanda le jeune homme.

— Pardon, M. Marcellin, je suis troublée et désolée... Un grand malheur. Vous occuperez tous deux le pavillon...

— Mais enfin que se passe-t-il ? répéta Maurice.

*A continuer.*

## HYGIÈNE DE LA FAMILLE.

### LES ALIMENTS

#### Suite.

Les œufs constituent un aliment très-nutritif, et facile à être assimilé par notre organisme. L'œuf est composé d'albumine soluble, qui contient une grande quantité de soufre, d'une substance très-grasse de couleur jaune, et d'une certaine quantité de chlorure et de sels, parties constitutives de notre sang.

Les œufs doivent être mangés frais et pas trop cuits. De quelques manières qu'on les prépare, ils donnent une nourriture hygiénique nourrissante.

Le lait est aussi extrêmement hygiénique.

Celui de la vache est préférable aux autres, sur tous les rapports.

Le lait doit être frais, et ne pas contenir de substances hétérogènes, comme on en ajoute trop souvent pour le conserver ou pour le falsifier.

Sur ce point, on ne saurait prendre trop de précautions, parce que ces ingrédients artificiels peuvent produire de graves accidents dans les voies digestives, et atteindre même quelquefois les proportions d'un empoisonnement.

Le lait est nécessaire aux enfants jusqu'à l'âge de 8 à 10 ans. Pendant cette période de la vie, son usage ne doit pas

avoir de règle quant à la quantité, mais plus tard il est nécessaire d'en limiter l'emploi.— Cette substance, indispensable dans les premiers temps de l'existence, devient un véritable poison lorsque, dans la nourriture des animaux qui la produisent, se trouvent mêlés des ingrédients toxiques.

Pour empêcher le lait d'aigrir, lorsque les chaleurs sont trop fortes, il suffit de le faire bouillir et d'y ajouter un peu de carbonate de soude.

Il existe une foule de préparations faites avec le lait. La plus répandue est le fromage.— Presque toutes les espèces de fromage sont nourrissantes et hygiéniques, si on n'en abuse pas.

Le pain fait avec le froment est le meilleur de tous.— Le maïs n'est pas hygiénique; le seigle et l'orge, sans froment, ne réunissent pas les qualités de la nutrition.

Le pain bien cuit, non brûlé, est le meilleur de tous. Il y a imprudence à manger du pain peu cuit, ou dans la composition duquel il n'entre pas de levain. Le pain frais est préférable au pain rassis.

Les diverses pâtes préparées avec la farine de froment sont toutes hygiéniques, à la condition d'être bien cuites. Nous dirons la même chose pour les légumes.

Dans notre prochaine causerie nous nous occuperons des aliments hydrogénés-carbonés.

Dr B.

## VOITURE A VAPEUR.

Un journal américain nous parle d'une invention nouvelle, qui sera d'un grand secours aux personnes qui n'ont pas les moyens d'entretenir chevaux et voitures, ni de payer les services des charretiers.

Ce n'est rien autre chose qu'une voiture à vapeur. Le combustible est le pétrole. La bouilloire ne contient qu'une livre d'eau à la fois; de sorte que lors même qu'il y aurait explosion ce serait sans danger. La voiture est conduite dans la direction qu'on veut; on peut accélérer ou ralentir sa marche à volonté. La machine très simplifiée ne fait aucun bruit. Il n'y a ni fumée, ni odeur.

Cette petite voiture peut faire huit milles à l'heure, sur un terrain plat, et à peu près quatre milles, dans les endroits où il y a des côtes.

Le poids de toute la machine n'excède pas 180 livres. Le coût du pétrole est d'environ trois cents par mille de chemin. La voiture est conduite avec un plus grand contrôle qu'on ne le pourrait avec un cheval.

On connaît le coût d'un cheval à l'écurie, de voitures, etc., on coupe court à toutes ces dépenses avec une telle voiture. Il n'y a qu'à mettre de l'eau dans la bouilloire et à chauffer quand on veut sortir.

## UNE VILLE SUR LA GLACE.

Nos lecteurs croient peut être que nous voulons en imposer à leur crédulité. Ceux d'entre eux qui viennent du Canada ont bien vu des maisons sur la glace, mais elles étaient disséminées. La ville existe cependant dans les limites des Etats Unis.

A quelques milles de la ville de Saginaw, Michigan, sur la baie du même nom s'élève chaque automne une véritable ville de pêcheurs formant un ensemble de 700 maisons. Il y a peu d'années encore elle s'administrerait par un maire et un conseil de ville, mais comme il n'existe pas de sociétés de tempérance dans la localité, ils en sont revenus au gouvernement primitif, et ne s'en comportent pas plus mal.

Chaque maison construite en bois et recouverte de papier goudronné, est large de quatre et longue de douze pieds. Elle contient pour ameublement un lit, un poêle et un trou au bord duquel le pêcheur se tient un harpon à la main et harpe tout poisson qui passe. Ils peuvent ainsi en harponner de 50 à 150 livres par jour. Cette industrie produit une moyenne de 200,000 livres de poisson par saison.— Jean-Baptiste.

## PEINES ÉLECTRIQUES.

Les américains sont toujours pratiques. Dans l'État de l'Ohio, on a eu l'idée de ne plus châtier les condamnés par les coups de fouet, mais par l'électricité. Les forçats les plus indomptables sont placés, les yeux bandés, dans une cuve où il ne se trouve que trois ou quatre pouces d'eau. Le pôle d'une batterie est placé dans l'eau; l'autre est mis en contact avec une éponge, avec laquelle on touche le corps du délinquant en divers endroits, de sorte que le patient éprouve, selon la force de la batterie, un chatouillement et des secousses très désagréables qui ressemblent fort à des coups de bâtons. Comme le patient ne peut voir où la secousse prochaine portera, la peur et la surprise ajoutent encore à l'effet du procédé. On a dit que ce traitement, qui n'est pas nuisible, mais au contraire fort salubre, produit les meilleurs fruits.

## VARIÉTÉS.

Un voyageur qui, dans un auberge, s'était fait servir à dîner, dit à son hôte qui venait lui en demander le paiement :

— Je n'ai pas d'argent mais une belle voix, je vais vous chanter une belle chanson pour m'acquitter.

— De l'argent, monsieur ! je ne me paie pas de chansons, répliqua l'aubergiste.

— Si cependant je vous en chante une qui vous fasse plaisir, ne la prendrez-vous en paiement.

— Soit, mais il faut qu'elle me plaise.

Là dessus le virtuose chanta plusieurs chansons, une romance, un air de bravoure, rien ne sût plaire à l'hôte : c'était ne parti pris. Enfin il tira sa bourse en disant :

— Je vais vous chanter quelque chose qui vous plaira, j'en suis sûr :

Allons ne faut pas faire le sot.

Ouvrons la bourse et payons l'écot.

— C'est ça, s'écria l'hôte, voilà qui me plaît.

Aussitôt le voyageur rengaine et dit :

— La chanson vous a plu, vous êtes payé !

\*.\*

L'homme le plus heureux est celui qui sait que le bonjour n'existe pas sur la terre et qui agit en conséquence.

## UNE VIEILLE FILLE

Après bien des contestations, les affaires de la famille s'éclaircissent un peu, laissant entrevoir la gêne comme horizon prochain.

Le deuil était fini. La question de mariage se posa de nouveau plus épineuse et plus pressante à la fois. Le capitaine demandait une dot, comme certainement la veuve ne pouvait songer à en fournir trois. Mais les exigences de sa position excusaient un peu l'avidité du prétendant. Du reste, il pouvait partir d'un jour à l'autre. La mère ne voulait léser les droits d'aucun de ses enfants; Marie pleurait, et Louise, sa confidente naturelle, ne savait quelles consolations apporter à sa douleur.

Un jour, le jeune médecin vint annoncer que sa thèse avait passé avec honneur, qu'il en avait fini avec les examens, et laissa percer son désir d'associer sa bien-aimée à sa vie nouvelle.

Quelle complication! Mais Louise n'était rien moins qu'égoïste.

— "Mère," dit-elle, "M. Durantis est trop franc pour vouloir nous tromper. Il m'aime assez pour que nous puissions attendre. Donne ma dot à Marie; cela aplanira les difficultés."

Longtemps la veuve hésita. Le désespoir de Marie, à l'idée de perdre son fiancé, l'emporta seul sur les prudentes résolutions de la mère. Elle céda et bientôt l'union fut célébrée.

Louise, qui avait bien jugé M. Durantis, fut peut-être la plus radiante de tous, en ce jour de noces. En apprenant son généreux sacrifice, il lui avait dit :

— "C'est moi qui gagnerai votre dot, et, dès que je pourrai vous offrir une position digne de vous, notre bonheur sera parfait."

Elle croyait à sa parole, elle était heureuse.

Un an après, Marie qui du suivre son mari de garnison en garnison, écrivait à sa mère une lettre éplorée. Elle avouait que sa vie était un enfer, que son mari se conduisait indignement, et que la dot si chèrement achetée était depuis longtemps la proie des créanciers lâchés après le prodigue commandant.

La douleur de Louise et de sa mère à cette triste lecture se peut imaginer. Bien que la lettre ne contint pas une demande directe, elles avaient compris que la naissance d'un enfant n'allait pas améliorer le sort de Marie. Elles se la représentaient souffrant elle et son cher bébé, et Louise lit encore :

— "Mère, la somme destinée à mon trousseau ne serait-elle pas mieux employée pour une layette? Je t'en prie, laisse-moi en disposer."

Et la veuve, tout en se blâmant de sa faiblesse, avait cédé aux doubles sollicitations de son cœur maternel et de sa fille chérie.

— "Je travaillerai pour la regagner," avait dit Louise.

Et, en effet, elle essaya de plusieurs genres d'ouvrages. Elle peignait délicieusement sur porcelaine. Mais elle était artiste et non pas ouvrière. Elle ne pouvait courir les ateliers, et de plus elle était inconnue. Elle usa son temps et ses forces en efforts infructueux; et son fiancé, la voyant dépérir, et n'arrivant pas lui-même à la position qu'il avait rêvée, se sentait le plus malheureux des hommes.

Un jour, jour de douloureuse mémoire, il entra dans la chambre où courageuse, mais épuisée, elle travaillait, le sourire aux lèvres.

— "Louise, dit-il, je viens de prendre un grand parti. Une épidémie règne dans le Midi de la France. Un vieux médecin de mes amis m'écrit qu'il ne saurait suffire à ses nombreux devoirs, et que, si je veux aller auprès de lui, il m'associera à son travail et me passera plus tard sa clientèle. Louise, voulez-vous me laisser partir?"

— "Vous serez plus heureux avec cette perspective, dit-elle simplement; partez, mais pour moi j'aimerais mieux la misère et vous avoir auprès de nous."

Ce fut un coup de foudre pour elle. Mais loin de se laisser abattre :

— "Je l'aiderai, dit-elle; si je meurs à la peine, il ne le verra pas. Si je réussis il aura sa part de mon succès."

Elle reprit la lutte. Elle mit de côté ses préjugés de naissance; elle chercha partout du travail. Un jour le sort lui fut favorable. Une personne très-riche l'engagea. Elle devint dame de compagnie et l'aimable tournure de son esprit la fit chérir, là comme ailleurs.

Son frère avait douze ans. Il s'aiguillait de lui faire continuer ses études. Grâce à la protection de sa nouvelle amie, Louise obtint pour lui une bourse dans un collège. La famille se crut sauvée. Gaston jura qu'il travaillerait comme un ange, pourvu qu'on ne le mit pas en apprentissage. Le jeune docteur écrivait fréquemment. Sa situation semblait prospérer.

Après quelques mois de répit, on vit arriver Marie avec son enfant. Elle n'avait pu supporter plus longtemps les caprices du despote qu'elle avait épousé; et, dans un affreux dénûment, elle venait attendre auprès de sa mère l'issue d'un procès en séparation.

Que faire? Louise travailla davantage. Souvent sa lampe ne s'éteignait qu'au matin. Elle voulait mettre sa sœur en état de faire quelque chose à son tour.

Sur ces entrefaites, le docteur écrivit qu'il voyait la possibilité d'entrer modestement en ménage et qu'il n'attendait plus que ce seul mot: "Venez!"

Mais comment l'écrire ce mot béni? Pouvait-elle laisser sa mère avec deux bouches de plus à nourrir et ses appointements de moins? Elle n'y songea pas. Elle répondit qu'elle ne pouvait disposer d'elle avant un an, et elle poursuivit sa tâche sans faiblir.

À l'expiration de ce délai, elle se retrouva auprès du lit de sa sœur. Une maladie de langueur, suite des privations et des mauvais traitements qu'elle avait endurés, s'était déclarée, et Marie savait que ses jours étaient comptés.

Je m'abstiens de vous décrire des scènes d'agonie et de mort. Qu'il vous suffise de savoir qu'en trois ans Louise avait perdu, tour à tour, sa sœur, sa petite nièce, un amour d'enfant!... et sa mère qui avait été malade vingt mois entiers.

Durant cette période elle n'avait guère songé à elle, la noble fille! Entre son travail du jour et ses nuits de garde-malade, c'était merveille qu'elle n'eût pas succombé. Toutefois, son énergie morale l'avait soutenue. Droite et pure, elle avait un de ces cœurs auxquels Dieu se révèle, et sa confiance implicite et son paternel amour avait achevé de la mettre à la hauteur de sa tâche.

Elle restait donc endettée et seule protectrice de ce frère dont la jeunesse se faisait sentir par des écarts, subits suivis de tardifs remords. Il était faible de caractère. Excellent garçon, travailleur à ses jours, mais incapable de résister à une tentation. À diverses reprises, Louise avait dû acquitter ses dettes de jeu.

Du moment où elle fut une seconde fois orpheline, les sollicitations de M. Durantis devinrent plus pressantes. Il avait consenti à tous par respect pour le noble caractère de sa fiancée; mais il trouvait que le temps des attermoiements était passé et il voulait que Louise vint se reposer de tant de soucis et de labeurs dans un intérieur à elle.

(A continuer.)

## JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,  
par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an ..... \$0.50  
Six mois ..... 0.25

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,  
170½ rue Sparks, Ottawa.